

LE Courrier

DE L'UNESCO

juillet-septembre 2022



La CULTURE, un bien public mondial

- **Entretien avec l'actrice mexicaine Yalitza Aparicio**
 - **Nollywood se convertit au streaming**
- **L'écriture, métier à métrer de la culture islandaise**
 - **À Beyrouth, Wijhat donne vie aux projets artistiques**

NOTRE INVITÉ

Eka Kurniawan, écrivain indonésien : « J'aimerais vivre entouré de personnes qui lisent la littérature du monde entier »



Recevez chaque trimestre
un exemplaire papier
du dernier numéro
ou
abonnez-vous
à la version numérique
100 % gratuite.

Découvrez nos offres



<https://courier.unesco.org/fr/subscribe>



Suivez les dernières
actualités du *Courrier*
@unescocourier



Facebook



Twitter



Instagram



Découvrez et partagez

Participez à la réussite du *Courrier*
de l'UNESCO en encourageant sa diffusion
et son utilisation selon la politique
de libre accès de l'Organisation.

2022 • n° 3 • Publié depuis 1948

Le *Courrier de l'UNESCO* est un trimestriel publié par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. Il promeut les idéaux de l'Organisation, en diffusant des échanges d'idées sur des thèmes de portée internationale en lien avec son mandat.

Directeur : Matthieu Guével

Rédactrice en chef : Agnès Bardon

Secrétaire de rédaction : Katerina Markelova

Rédactrice : Chen Xiaorong

ÉDITIONS

Anglais : Anuliina Savolainen et Linda Klaassen

Chinois : Li Yihong et China Translation & Publishing House

Espagnol : Laura Berdejo

Français : Christine Herme, correctrice

Rédaction numérique :

Mila Ibrahimova

Iconographie : Danica Bijeljic

Coordination traductions et maquettes :

Marie-Thérèse Vidiani

Assistance administrative et éditoriale :

Carolina Rollán Ortega

Production et promotion :

Ian Denison, chef de l'unité
des publications

Eric Frogé, assistant principal
de production

Chargée de communication :

Laetitia Kaci

Traduction :

Françoise Arnaud-Demir, Jean-Marc
Delugeau et Marina Colson

Maquette : Jacqueline Gensollen-Bloch

Illustration de la couverture :

© Agnieszka Ziemiszewska

Impression : UNESCO

Stagiaires :

Tara Goodwin (France/Irlande)

Elise Poul (France)

Sébastien Procida (France)

COÉDITIONS

Catalan : Jean-Michel Armengol

Coréen : Soon Mi Kim

Esperanto : Chen Ji

Le *Courrier de l'UNESCO* est publié grâce au
soutien de la République populaire de Chine.

Renseignements et droits de reproduction :

courier@unesco.org

7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP, France

© UNESCO 2022

ISSN 2220-2269 • e-ISSN 2220-2277



Périodique publié en libre accès sous la licence Attribution-ShareAlike 3.0 IGO (CC-BY-SA 3.0 IGO) (<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/igo/>). Les utilisateurs du contenu de la présente publication acceptent les termes d'utilisation de l'Archive ouverte de libre accès UNESCO (<https://fr.unesco.org/open-access/terms-use-ccbysa-fr>). La présente licence s'applique exclusivement aux textes. L'utilisation d'images devra faire l'objet d'une demande préalable d'autorisation.

Les désignations employées dans cette publication et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones, ou de leurs autorités, ni quant au tracé de leurs frontières ou limites. Les idées et les opinions exprimées dans cette publication sont celles des auteurs ; elles ne reflètent pas nécessairement les points de vue de l'UNESCO et n'engagent en aucune façon l'Organisation.

Sommaire

4

GRAND ANGLE

La culture, un bien public mondial

- 1982-2022 : les politiques culturelles au cœur
du débat international 5
- « Il faut améliorer la prise en compte
de la diversité dans le cinéma » 8
Entretien avec Yalitza Aparicio
- Nollywood se convertit au streaming 10
Joey Akan
- L'écriture, métier à métriser de la culture islandaise 12
Kristján Guðjónsson
- À Beyrouth, Wijhat donne vie aux projets artistiques 15
Noé Pignède
- À Suzhou, la nuit appartient au patrimoine culturel 18
Wang Qin

20

ZOOM

- Le New Delhi tout en facéties de Vineet Vohra 20

30

IDÉES

- NFT : la ruée vers l'art numérique 30
Catherine Hickley

34

NOTRE INVITÉ

- « J'aimerais vivre entouré de personnes qui lisent
la littérature du monde entier » 34
Entretien avec Eka Kurniawan

38

DÉCRYPTAGE

- La diversité des expressions culturelles : état des lieux 38

Édito

MONDIACULT 2022 – la Conférence mondiale sur les politiques culturelles et le développement durable s'inscrit dans un engagement de longue date de l'UNESCO pour encourager un dialogue inclusif sur la culture à tous les niveaux de la société. Comme en 1982, MONDIACULT sera une nouvelle fois convoquée au Mexique, où l'effervescence intellectuelle et collective avait donné lieu à une redéfinition de la notion de culture. Cette définition élargie, plus approfondie, comprend les droits fondamentaux de l'homme, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances.

Quarante ans, c'est peu, mais cela nous donne le recul suffisant pour porter un regard à la fois rétrospectif et prospectif sur l'action publique en faveur de la culture, impulsée par l'UNESCO au cours de ces dernières décennies. Construire des politiques culturelles adaptées à notre temps, c'est tout l'enjeu de MONDIACULT, au regard des immenses défis contemporains qui appellent une solidarité mondiale renouvelée.

Alors que le monde se relève progressivement d'une pandémie telle qu'il n'en avait pas connu depuis plus d'un siècle, quelque chose a irrémédiablement changé. La crise a mis en lumière la forte interdépendance entre nos sociétés, révélant dans chaque secteur aussi bien les lacunes que les forces. Dans le secteur culturel, la crise sanitaire, qui a frappé de manière asymétrique les régions et les domaines créatifs, continue de faire sentir ses effets. Le Covid-19 a eu un impact particulièrement sévère sur les femmes et a creusé les inégalités entre les genres. Interruption totale du tourisme, pillage sauvage des sites archéologiques, informalité de l'emploi culturel, fragilité du statut de l'artiste et des modèles économiques des musées et institutions culturelles, exclusion numérique et accès inégal aux contenus culturels, sont autant de lignes de faille que la crise a mises en évidence. Inversement, elle a fait ressortir avec éclat l'impact qu'exerce la culture dans chacun des domaines du développement humain, de l'inclusion à l'éducation, du bien-être à la résilience, du dialogue à la construction de la paix.

À l'heure de MONDIACULT 2022, nous avons rassemblé dans ce numéro du *Courrier de l'UNESCO* quelques illustrations de l'impact de la culture comme levier de changement dans nos sociétés, toujours plus interconnectées et multiculturelles. La réalité de ces sociétés plurielles nous appelle à développer des politiques publiques adaptées à la variété des contextes, à repenser les ressorts de la cohésion et de l'inclusion sociales, de la participation citoyenne et d'un développement économique, social et environnemental par la culture. Notre génération a le devoir de renouveler le contrat social, d'accompagner les générations à venir vers l'apprentissage positif de la diversité culturelle, dans sa complexité comme dans sa capacité d'enrichissement. Elle se doit également d'assurer la transmission des connaissances, des histoires et des traditions par la sauvegarde du patrimoine, et de reforger les solidarités à toutes les échelles de nos sociétés.

“

La culture est notre bien public mondial le plus puissant

La culture est ce qui nous définit dans le temps et dans l'espace, notre ancrage passé et présent, notre ligne d'horizon. La culture constitue une ressource inépuisable et renouvelable, qui s'adapte aux contextes changeants et qui interpelle l'humain au premier chef dans sa capacité à imaginer, à créer et à innover. La culture est notre bien public mondial le plus puissant. Pour reprendre les mots de Javier Pérez de Cuéllar, ancien Secrétaire général des Nations Unies, « seule la culture inspire les fins qui donnent sens à notre existence ». Aujourd'hui, plus que jamais, nous avons besoin de retrouver du sens, besoin d'universalité, besoin de culture dans toute sa diversité.

Ernesto Ottone R.
Sous-Directeur général
de l'UNESCO pour la culture

La culture, un bien public mondial



Quarante ans après la première édition qui s'était tenue en 1982, la Conférence mondiale sur les politiques culturelles et le développement durable (MONDIACULT) s'ouvre à Mexico en septembre. Particulièrement fécondes, les discussions qui ont jalonné ces quatre décennies ont fait considérablement évoluer la définition de la culture, ouvrant notamment la voie à la reconnaissance du patrimoine vivant et à la diversité des expressions culturelles. Au lendemain de la crise sanitaire qui a frappé de plein fouet le secteur culturel, ce dernier risque d'être menacé par des défis persistants, qu'il s'agisse des effets du changement climatique sur le patrimoine, de l'évolution du statut de l'artiste ou encore de la lutte contre le trafic illicite des biens culturels. Ces sujets – et bien d'autres – seront au cœur de l'édition 2022 de MONDIACULT, qui sera également l'occasion de réaffirmer la place de la culture comme bien public mondial. C'est le rôle clé de la culture comme vecteur de résilience, d'inclusion et de durabilité qu'explore ce numéro du *Courrier*.



La première Conférence mondiale de l'UNESCO sur les politiques culturelles, organisée à Mexico en 1982, a marqué un véritable tournant. Elle a été l'initiatrice de ce qui deviendra les idées-forces des liens fonctionnels entre la culture et le développement des sociétés pour les décennies qui ont suivi. Aux côtés des manifestations matérielles grandit leur interdépendance avec les expressions immatérielles, ce qui a ouvert la voie à la protection de l'ensemble des manifestations qui rythment nos modes de vie, et à travers lesquelles les connaissances et valeurs sont transmises entre les générations.

Cette conception élargie débouche sur la Recommandation de l'UNESCO sur la sauvegarde de la culture traditionnelle et populaire (1989) et ouvre le champ du patrimoine de l'humanité à la « culture vivante » ainsi qu'aux synergies avec d'autres champs de développement tels que le bien-être et l'éducation. Les langues, la musique, la danse, les rites ou l'artisanat ont désormais droit de cité dans le champ culturel et leur importance socio-économique se voit aujourd'hui de plus en plus reconnue. Incarnation de la mémoire collective des communautés, cet héritage vivant et évolutif renforce en effet le sentiment d'identité et d'appartenance, ainsi que la résilience et la capacité de projection vers l'avenir.

Lien entre culture et développement

Conçue comme le miroir de l'évolution des sociétés, la culture a progressivement été intégrée dans l'agenda international, tandis que son rôle dans le développement

durable et la défense des droits humains est de plus en plus reconnu, notamment par sa contribution à la cohésion sociale, l'emploi et l'innovation. Le mouvement des années 1990 en faveur de la diversité culturelle a stimulé la dynamisation des ressources créatrices, partant de l'idée que si les efforts en faveur du développement ont si souvent échoué dans le passé, c'est par omission ou par négligence de l'importance du facteur humain, constitué par l'écheveau complexe de relations et de croyances, la variété des valeurs et des aspirations, des expressions créatives et de l'imagination. Ce nouvel élan repose sur la capacité de la culture à élargir « les choix de l'individu [...], les possibilités offertes à chacun d'être en bonne santé, instruit, productif, créatif, et de vivre dans la dignité et la pleine jouissance de ses droits d'être humain » (*Notre diversité créatrice*, 1996).

La Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle adoptée en 2001 a constitué une étape décisive pour réaffirmer le lien indivisible entre la culture

et le développement. Les principes de la Déclaration ont inspiré une série de textes normatifs adoptés par les États membres de l'UNESCO qui ont étendu le champ d'action de la culture à la protection du patrimoine culturel subaquatique (2001), la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel (2003), la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles (2005) et la conservation des paysages urbains historiques (2011). Autre avancée : l'adoption de la Déclaration sur la destruction intentionnelle du patrimoine culturel en octobre 2003.

Recréer du lien social

Cette évolution dans la valorisation du rôle de la culture n'est pas purement conceptuelle. En 2004, lors de la reconstruction du pont de Mostar, détruit en 1993 pendant la guerre en Bosnie-Herzégovine, l'enjeu ne fut pas seulement de restaurer un monument mais de surmonter le traumatisme collectif, en associant les différentes communautés culturelles, ethniques et religieuses à la reconstruction. Les Accords de paix de Dayton (1995), qui mirent fin aux affrontements en Bosnie-Herzégovine, comprenaient dans leurs dispositions sur le respect des droits de l'homme un volet sur la protection du patrimoine culturel. Pour la première fois, ce dernier était reconnu comme une donnée fondamentale dans l'élaboration de la paix.

Plus récemment, en 2014, le vaste chantier mené par l'UNESCO à Tombouctou, au Mali, pour la reconstruction des mausolées et la conservation des anciens manuscrits a, une nouvelle fois, illustré la nécessité d'intégrer la culture aux efforts de paix. L'appui à la reconstruction de la ville de



Source : *Repenser les politiques en faveur de la créativité*, UNESCO, 2022



La culture et la créativité représentent **6,2 %** de tous les emplois à travers le monde

Source : *Repenser les politiques en faveur de la créativité*, UNESCO, 2022

Mossoul en Iraq, dans le cadre du projet de l'UNESCO, « Faire revivre l'esprit de Mossoul », ou les mesures de sauvegarde du patrimoine culturel et du système éducatif de Beyrouth au Liban, coordonnées par l'UNESCO, sont autant d'initiatives visant à permettre aux communautés de recréer du lien social à travers la reconstruction de monuments historiques et de quartiers entiers.

Essor de la mondialisation

Au fil des ans, d'une conférence internationale sur les politiques culturelles à l'autre, d'autres thèmes ont émergé. Lors de la conférence de Stockholm (Suède) en 1998, dans un contexte marqué par l'essor rapide de la mondialisation, ce sont des sujets comme l'accès à la culture, la liberté d'expression, la gouvernance participative ou encore le commerce de produits culturels qui ont occupé le devant de la scène. Il est vrai que le développement des technologies numériques commençait à modifier en profondeur la consommation et la distribution culturelles. Car si ces nouvelles technologies permettent un accès sans précédent aux contenus – entraînant un essor des industries culturelles et créatives –, elles s'accompagnaient aussi de défis comme la dérégulation des marchés, la nécessité d'une rémunération plus équilibrée des artistes et des professionnels de la culture, la concentration économique, la fracture numérique ou la standardisation culturelle. Des problématiques qui restent éminemment actuelles.

Le devenir de nos sociétés se joue aujourd'hui à une échelle qui est celle de la planète. Le tourisme de masse, la crois-

sance urbaine incontrôlée ou les effets du changement climatique sont autant de menaces pour certains sites emblématiques inscrits sur la Liste du patrimoine mondial, qu'il s'agisse de Venise et sa lagune, des rizières en terrasses des cordillères des Philippines, des îles Galápagos (Équateur), de la Grande Barrière de corail en Australie ou de la forêt des Cèdres de Dieu (Horsh Arz el-Rab) au Liban.



Le rôle de la culture dans le développement durable est de plus en plus reconnu

Repenser notre rapport au monde

Pendant la crise de Covid-19, la culture a démontré sa capacité d'adaptation et de résilience, en mettant en relief une solidarité au sein du secteur et plus largement à travers d'autres domaines tels que l'économie, la santé et l'éducation, pendant les périodes confinées. Elle a toutefois également mis en lumière les fragilités persistantes du secteur culturel, nous exhortant à repenser en profondeur ses fondations.

Les concepts forgés au cours des quarante dernières années constituent une assise conceptuelle qui a permis de développer l'action normative et program-

matique de l'UNESCO. Dans le sillage du Programme de développement durable à l'horizon 2030 et au-delà, l'UNESCO doit assumer un rôle clé pour mener le dialogue international sur les enjeux émergents. Les questions telles que la diplomatie culturelle, la lutte contre le trafic illicite de biens culturels, ainsi que leur retour et restitution à leurs pays d'origine, le statut de l'artiste, la liberté d'expression, le poids de l'économie créative, l'impact de la transformation numérique, le tourisme culturel durable ou encore le rôle de la culture dans l'action pour le climat seront au cœur des réflexions à la Conférence de Mexico. Son objectif n'est pas seulement d'éclairer notre action future mais aussi de repositionner la culture en tant que bien public mondial.

Assurer l'accès de tous à la culture – y compris en ligne –, sauvegarder la diversité culturelle comme une composante essentielle des communs globaux, garantir le plein exercice des droits culturels face à des défis nouveaux, ces impératifs relèvent non seulement d'un engagement local et national, mais aussi d'une action globale et concertée de la communauté internationale dans son ensemble. C'est le rôle transformateur en tant que bien public mondial qu'il faut reconnaître à la culture pour construire des sociétés inclusives et solidaires. Ce nouveau contrat social doit être construit en tenant pleinement compte de la culture. La culture est notre réservoir de sens, notre énergie créative, celle qui forge notre sentiment d'appartenance, libère notre imagination et notre pouvoir d'innovation et d'engagement au service d'un avenir plus durable au bénéfice de l'humanité tout entière. ■



4 sur 10
des responsables
d'institutions
artistiques et culturelles
sont des femmes

L'UNESCO passe en revue dans *The Tracker : Culture et politiques publiques* les enjeux et débats émergents portant sur la culture pour le développement durable, qui seront au cœur de la Conférence MONDIACULT 2022.

Yalitza Aparicio :

« Il faut améliorer la prise en compte de la diversité dans le cinéma »

Présence solaire dans le film *Roma* d'Alfonso Cuarón, qui a remporté trois Oscars en 2019, l'actrice mexicaine Yalitza Aparicio est une femme engagée. Ambassadrice de bonne volonté de l'UNESCO pour les peuples autochtones depuis 2019, elle soutient également la campagne des Nations Unies « Je dis NON au racisme » et collabore avec la Commission mexicaine pour la défense et la promotion des droits de l'homme. Convaincue du rôle clé que joue l'éducation pour favoriser la diversité, elle s'emploie aussi à collecter des fonds pour les écoles de Tlaxiaco, sa ville natale.

Suite à votre nomination aux Oscars, vous êtes devenue une porte-parole des revendications des peuples autochtones. Comment est né cet engagement ? Comment se manifeste-t-il sur le terrain ?

Mon combat pour la reconnaissance des peuples autochtones n'est pas né du jour au lendemain, je le porte depuis toujours. J'avais compris depuis longtemps que très peu de personnes ont conscience de la diversité de la société, principalement en raison du manque de présence et de pluralité des peuples autochtones dans les différents lieux de pouvoir et dans les médias. Alors, quand j'ai eu l'occasion de partager ce ressenti avec le reste de la société, je n'ai pas hésité à transmettre ce message, car un changement positif de la société nécessite le soutien de chacun. C'est un travail d'équipe.

Ces dernières années, l'industrie du cinéma a été critiquée pour son manque de diversité. Pensez-vous que les mentalités sont en train d'évoluer ?

Pendant de nombreuses années, les populations autochtones ont été traitées par l'industrie du cinéma de manière très stéréotypée. Or, au fil du temps, la société a commencé à réaliser à quel point il était important que les peuples autochtones et les autres agents de la diversité culturelle soient mieux représentés. Car, à travers leurs histoires, ils partagent avec le public des messages d'inclusion et apparaissent comme des exemples susceptibles de provoquer des changements. Cette industrie dispose de ses propres normes mais nous avons commencé à abattre certaines barrières en dénonçant les préjugés et en proposant une



▼ Yalitza Aparicio lors de la cérémonie de sa nomination en tant qu'Ambassadrice de bonne volonté de l'UNESCO pour les peuples autochtones en octobre 2019 à Paris.

vision plus inclusive par des actes concrets. Néanmoins, nous avons encore du chemin à parcourir pour faire évoluer les choses.

Que gagneraient les industries culturelles à s'ouvrir davantage aux cultures autochtones ?

Une meilleure représentation de ces cultures permettrait aux gens de mieux comprendre notre identité et la richesse culturelle qui

existe aux quatre coins du monde, car chaque culture est un monde à découvrir. Par ailleurs, une plus grande ouverture d'esprit nous aiderait à développer une société ouverte au changement et plus inclusive, non seulement dans les discours, mais aussi dans la vie de tous les jours.

Quels sont les principaux obstacles à la visibilité des peuples autochtones ?

C'est sans doute le manque de tolérance et de respect de la diversité, qui se manifeste par des attitudes telles que la discrimination fondée sur la tenue vestimentaire, la couleur de peau ou un certain type de physionomie. La visibilité des peuples autochtones se heurte aussi à l'inégalité des chances et à la méconnaissance de leurs cultures uniques et authentiques. Le manque de reconnaissance des langues autochtones est un autre obstacle majeur, car il oblige leurs locuteurs à s'exprimer dans un autre idiome pour s'intégrer à la société, tout en dépréciant leur langue maternelle.



Le changement positif de la société nécessite le soutien de chacun

La culture des peuples autochtones est soumise à un certain nombre de menaces. Comment peut-on agir pour la préserver ?

Pour préserver de façon collective l'identité culturelle de chaque groupe, nous devons donner la priorité à l'éducation car elle seule permet d'atteindre les gens au plus profond d'eux-mêmes et d'influencer leur développement. Mais il est nécessaire

que cette éducation soit de qualité et qu'elle donne aux élèves les outils dont ils ont besoin pour prendre en compte la diversité de la société.

C'est dans l'environnement éducatif, qu'il soit scolaire ou universitaire, que chaque enfant et chaque jeune peut être sensibilisé aux différences culturelles, ce qui lui permettra de reconnaître le caractère unique de chaque individu, alimenté par sa propre vision du monde. ■

La langue aymara n'a pas dit son dernier mot

Depuis mai 2022, il est possible de traduire de l'aymara à partir de Google Traduction. C'est la dernière avancée technologique en date pour cette langue parlée par plus de deux millions de personnes en Bolivie, au Chili et au Pérou. Ce n'est pas la seule. Depuis quelques années, les applications pour téléphones mobiles à destination de cette communauté se sont multipliées. Killa met ainsi en relation des locuteurs aymara avec du personnel de santé. Felisa Yanapiri, une « assistante virtuelle », permet aux femmes boliviennes de connaître leurs droits et de sortir du cercle de la violence machiste. Toutes ces initiatives contribuent à inscrire l'aymara dans le paysage technologique et à enrayer son déclin.

Car en dépit du nombre important de locuteurs, la situation de la langue aymara, qui puise ses origines dans la région andine du lac Titicaca, reste fragile. Cette langue amérindienne, la troisième la plus répandue après le quechua et le guarani, est symptomatique de la vulnérabilité des langues autochtones. Sur les quelque 6 700 langues parlées dans le monde, on estime aujourd'hui que plus de 2 300 sont menacées faute d'être suffisamment pratiquées. La majorité d'entre elles sont autochtones.

Associant leur condition sociale défavorisée à leur culture, nombre de locuteurs de langues autochtones ont tendance à renoncer à ces dernières dans l'espoir de vaincre

la discrimination. Or, une langue qui meurt entraîne la perte irrémédiable de connaissances uniques sur le plan culturel, historique et environnemental. C'est pour attirer l'attention sur leur déclin et la nécessité de les préserver qu'a été proclamée par les Nations Unies la Décennie internationale des langues autochtones (2022-2032).

Depuis quelques années, la langue aymara donne toutefois des signes de renouveau. Devenue une langue officielle en Bolivie et au Pérou, elle bénéficie aujourd'hui d'une meilleure reconnaissance sur le plan politique et culturel. La télévision publique péruvienne diffuse par exemple depuis peu des journaux en langues quechua et aymara; une première dans l'histoire de ce pays. Le patrimoine culturel immatériel des communautés aymara de la Bolivie, du Chili et du Pérou a d'ailleurs été sélectionné sur le Registre des bonnes pratiques de sauvegarde par le Comité du patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO en 2009.

Vêtue de la *pollena*, l'ample jupe traditionnelle bolivienne, et du *bombín*, le chapeau melon noir, Alwa symbolise à elle seule cette nouvelle génération qui n'hésite pas à affirmer la dignité retrouvée des populations autochtones. La jeune fille, dont le prénom signifie « aube », est l'une des premières rappeuses aymara de son pays. Après s'être fait connaître sur TikTok, elle s'apprête à sortir son premier album.

Nollywood se convertit au streaming

Avec quelque 2 500 films réalisés chaque année, l'industrie cinématographique nigériane s'est imposée comme un acteur de premier plan sur le continent grâce à un modèle de production rapide et à bas coût. Désormais courtisé par les grandes plateformes numériques, Nollywood opère aujourd'hui un virage vers des productions mieux financées et plus diversifiées.

C'est l'effervescence à Nollywood. Depuis que les grandes plateformes de streaming, Netflix en tête, font les yeux doux aux créateurs locaux, l'industrie cinématographique nigériane déborde de projets et les investissements coulent à flots. Après un lancement en fanfare en 2020, la plateforme américaine a déjà commandé des longs métrages originaux et engagé la bataille de l'innovation et du progrès au sein de l'industrie.

Prime Video, le service d'Amazon, a de son côté signé un accord en décembre 2021 avec Inkblot Studios, l'importante société de production africaine qui a donné au box-office nigérian certains de ses plus gros succès. C'est le premier accord de licence jamais conclu par l'entreprise de streaming avec une maison de production du continent. Amazon récupérera les droits mondiaux exclusifs du catalogue d'Inkblot après les sorties en salle.

De fait, à Lagos, cœur commercial et créatif du Nigéria, le moral est au beau fixe. Portés par cette ouverture au public mondial, les cinéastes ont le vent en poupe. Le streaming permet un accès aux capitaux, aux formations et favorise une amélioration des infrastructures. Il touche aussi un public réticent à se déplacer en salle et élargit la gamme des titres disponibles. « On note une évolution vers la réalisation d'un autre type de films, constate le réalisateur Imoh Umoren. Nous tournons des plans mieux cadrés, des films inspirés des séries musicales mexicaines... Comme nous cherchons à rivaliser avec

les programmes de la chaîne américaine HBO, cela crée une émulation. »

Ascension fulgurante

Sortie de l'ombre au début des années 1990, l'industrie cinématographique nigériane a connu une ascension fulgurante, malgré ses défauts : le Nollywood du début brillait en effet surtout par son volume. Il se caractérisait par ses sorties hebdomadaires à petit budget. On lui reprochait aussi ses moyens limités, ses scénarios inconsistants et ses dialogues redondants. Si l'époque a produit des classiques comme *Living in Bondage*, *Glamour Girls* ou *Nneka the Pretty Serpent*, les intrigues avaient tendance à se cantonner à des thèmes rebattus comme les drames conjugaux, la vengeance ou la sorcellerie.

Des réalisateurs peu exigeants produisaient à la chaîne des films bâclés bon marché, tandis que l'industrie en pleine croissance s'efforçait de répondre à une demande insatiable venue de tout

le continent. Au début des années 2000, Nollywood produisait jusqu'à 50 films par semaine, pour un total annuel de plus de 2 500 titres. Cette production était largement destinée au petit écran et consommée surtout en vidéo ou DVD. Jusqu'à ce que cette surproduction provoque une saturation du marché. « Quand vous devez faire avec un budget réduit, comme c'était notre cas, vous privilégiez les drames parce qu'ils font partie de la vie des gens », se défend Naz Onuzo, un cofondateur d'Inkblot.

Nouveau regard

Au début des années 2000, les réalisateurs ont entrepris de sortir en salles la production locale. Cette évolution a marqué un tournant. À partir de 2006, l'industrie cinématographique a commencé à produire des films portant un nouveau regard. Au Nigéria, cette nouvelle vague, qui visait à sauver une industrie chancelante, s'est cristallisée avec *The Figurine*, de Kunle Afolayan. Désireux d'améliorer leur trésorerie, des réalisateurs comme Afolayan, Chineze Anyaene, Obi Emelonye, Stephanie Linus, Jeta Amata et Mahmood Ali-Balogun ont adopté une nouvelle stratégie de marketing, qui a ramené le public dans les salles de cinéma.

Grâce aux salles, les cinéastes nigériens ont pu attirer un public issu des classes moyennes urbanisées. Nollywood est alors entré dans l'âge d'or des avant-premières et des vastes campagnes de marketing à l'échelle continentale.



Le streaming permet un accès aux capitaux et favorise une amélioration des infrastructures



▼ Le marché d'Idumota, centre névralgique de la distribution de films nigériens dans les années 2000.

Le problème, c'est que le Nigéria ne comptait en 2020 que 77 écrans pour une population de plus de 200 millions d'habitants, comme l'indique le rapport de l'UNESCO *L'industrie du film en Afrique : tendances, défis et opportunités de croissance* (2021). Pratiquement tous sont situés dans les grandes villes. Par ailleurs, aller au cinéma reste un luxe dans un pays où 40 % de la population vit en dessous du seuil de pauvreté.

“ Le Nigéria ne compte en 2020 que 77 écrans pour 200 millions d'habitants

Autre obstacle : la mainmise de certains acteurs ne facilite pas la distribution des films. Les réalisateurs nigériens doivent faire preuve de doigté avec l'industrie pour faire accepter et diffuser

leurs films au niveau national. En 2021, Mildred Okwo, une cinéaste chevronnée, a vu son film, *La Femme Anjola*, exclu des meilleures salles de FilmHouse Cinema, le plus gros distributeur nigérien. « Notre film a été déprogrammé dans la plupart des salles. Je suppose que c'est pour faire de la place à leurs propres films. C'est leur réseau et ils en feront ce qu'ils veulent », a tweeté la réalisatrice.

Le tweet d'Okwo a suscité de nombreuses réactions dans l'industrie. FilmHouse est affilié à la société de production et de distribution FilmOne. Les deux sociétés offrent à leurs propriétaires la possibilité de faire des films, de les distribuer et d'utiliser leurs salles les mieux situées pour se tailler la part du lion. En raison de leur importante part de marché, les films les plus performants doivent rester longtemps à l'affiche chez FilmHouse. Et pour y parvenir, les réalisateurs se battent pour être distribués par FilmOne.

Dans un pays largement conservateur, certains films jugés problématiques peuvent déplaire. En avril 2014, le succès mondial *Half of a Yellow Sun* (*L'Autre Moitié du soleil*), adapté du livre de l'écrivaine Chimamanda Ngozi Adichie, a été banni

des salles des mois durant. Ce film sur la guerre civile au Biafra, épisode tragique de l'histoire du Nigéria, a été gelé pendant des mois.

Bouffée d'oxygène

Dans ce contexte, le streaming permet davantage de liberté. « Cela nous donne l'espoir de faire plus de films, parce qu'on sait que si le film ne sort pas en salle, il peut avoir une carrière en streaming », souligne Blessing Uzzi, dont le premier film, *No Man's Land*, doit sortir cette année. « Sans les sociétés de streaming, je n'aurais pas réalisé mon film au Nigéria », dit-elle.

La manne déversée par les géants du streaming permet aux cinéastes d'élargir leur vision. Avec un meilleur accès aux capitaux, les producteurs locaux peuvent se permettre de rêver un peu, de créer de meilleurs films. Les effets sont déjà perceptibles. Pour la première fois, Nollywood a attiré un budget d'un million de dollars : le tout dernier projet d'Editi Effiong, un thriller politique intitulé *The Black Book*. Tourné au sein des gangs nigériens de la drogue des années 1980, il n'a pas encore de date de sortie. ■

L'écriture, métier à métisser de la culture islandaise

En 2015, un atelier d'écriture à destination des femmes a ouvert ses portes dans un quartier immigré de Reykjavík. Cette initiative, prise par la capitale islandaise en tant que ville créative de littérature de l'UNESCO, a permis d'ouvrir pour les nouveaux arrivants un espace de création inédit qui continue de prospérer.

Les Islandais se considèrent comme une nation de poètes et de lecteurs. La tradition littéraire de cette île rocheuse de 360 000 habitants située dans l'Atlantique Nord remonte au XIII^e siècle, et sa langue a si peu évolué que les sagas vikings classiques peuvent encore être lues dans le texte original. Les livres constituent le cadeau de Noël le plus courant et le nombre de nouveaux titres islandais publiés chaque année est très important rapporté à la taille modeste de ce groupe linguistique. Mais l'isolement et le protectionnisme linguistique ont longtemps tenu les écrivains immigrés éloignés de la scène littéraire.

« Lorsque j'ai emménagé en Islande, il n'y avait pas beaucoup de place pour un écrivain d'origine étrangère. Le petit groupe que nous constituions avait tendance à être réduit à la portion congrue », assure Angela Rawlings, poète et artiste d'origine canadienne, qui a emménagé à Reykjavík au début de la dernière décennie. Mais le contexte a évolué, en partie grâce à un laboratoire d'écriture multilingue qu'elle a animé.

« La première plante qui colonise une pierre nue est une mousse », dit Angela, qui saisit un carnet pour esquisser son allégorie botanique de la scène littéraire. « Je pense mieux quand j'écris en dessinant », dit-elle en ébauchant un rocher et des filaments de mousse. « Il faut beaucoup de mousses pour former un bon sol

dans lequel les plantes pionnières pourront ensuite s'enraciner. »

En 2015, Angela a animé un atelier d'écriture pendant cinq mois, gratuit et ouvert à toutes les femmes, quelle que soit leur langue d'origine. L'organisation de ce laboratoire d'écriture multilingue figure parmi les initiatives prises par la capitale islandaise en tant que ville créative de littérature de l'UNESCO. Depuis 2011, Reykjavík est en effet membre du réseau des villes créatives de l'UNESCO en reconnaissance du rôle actif qu'elle joue dans la promotion du livre. L'ouverture de la scène littéraire à un public plus diversifié fait partie des missions que s'est assignées la ville.

Évolution démographique

Car si l'Islande reste une nation relativement homogène, sa population a radicalement changé en quelques décennies. À la fin des années 1990, seuls 2 % des habitants étaient des immigrés de première ou deuxième génération. Les habitants étaient encore presque exclusivement blancs, portaient des patronymes traditionnels (se terminant tous par -son et -dóttir) et parlaient l'islandais. Un quart de siècle plus tard, le nombre d'immigrés est passé à 16 %. Cette évolution rapide a posé plusieurs défis d'intégration et de représentation tant sur le plan politique que culturel.

“

Lorsque j'ai emménagé en Islande, il n'y avait pas beaucoup de place pour un écrivain d'origine étrangère

Le laboratoire d'écriture s'est installé dans une bibliothèque de Breiðholt, le quartier le plus diversifié de la capitale sur le plan ethnique et linguistique. Les femmes qui y ont participé venaient de tous les horizons. Certaines étaient des écrivaines expérimentées, d'autres de parfaites débutantes ; certaines rêvaient de publier des livres tandis que d'autres se sont simplement inscrites pour le plaisir. Au total 15 femmes parlant 22 langues se sont rencontrées chaque semaine et ont partagé leurs écrits. Cette diversité linguistique, de l'aveu d'Angela, a nécessité une approche non traditionnelle de l'écoute, de la lecture et des commentaires. « D'autres méthodes existent pour traiter la sensorialité du texte, qui ne mettent pas l'accent sur la sémantique ou la création de sens. »

Ewa Marcinek était l'une des participantes. Après une rupture, elle a quitté la ville de Wrocław, en Pologne, et est arrivée à Reykjavík où elle a trouvé un emploi dans le secteur des services et s'est efforcée d'apprendre la langue islandaise. « L'atelier a été pour moi une occasion de côtoyer des femmes animées par des préoccupations qui rejoignaient les miennes, et comme je pouvais y participer sans parler l'islandais, je m'y suis sentie bien accueillie », dit-elle.

Une revue multilingue

L'atelier aurait pu être une expérience sans lendemain ; il a au contraire été le point de départ d'un mouvement qui se poursuit encore aujourd'hui. Une communauté soudée s'est créée et de nombreuses femmes ont continué à se réunir régulièrement après la fin du semestre. Le collectif a rapidement organisé des événements consacrés à la poésie sous le nom d'Ós (« embouchure de rivière » en islandais). Comme il était difficile d'accéder aux revues littéraires locales, toutes publiées en islandais, le collectif a fondé sa revue : *Ós – The Journal*. « Nous nous sommes interrogées : qui sera intéressé par la publication de textes en anglais, en polonais ou en espagnol ? Et qui s'intéresse aux voix des femmes immigrées ? Nous avons estimé que rien ne se passerait si nous ne prenions pas les choses en main », explique Ewa. Chaque numéro publie une trentaine d'écrivains, si bien que jusqu'à 180 auteurs ont fait paraître un texte en plusieurs langues dans la revue.

“ Ós a complètement changé la donne de la scène littéraire islandaise

Ós a complètement changé la donne de la scène littéraire islandaise pour les nouveaux arrivants internationaux en leur fournissant un espace où publier leurs œuvres, quelle que soit la langue. C'était le cas lorsque Helen Cova, vénézuélienne, est arrivée. Elle est tombée

amoureuse lors de vacances en Islande et a décidé de s'installer sur la petite île nordique pour s'y marier. Elle rêvait d'être écrivaine à Caracas mais n'a jamais sérieusement envisagé d'en vivre. Lorsqu'elle a parlé à des amis islandais de son projet de livre pour enfants, elle a immédiatement été orientée vers Ós Pressan, plateforme multilingue pour la communauté d'écrivaines immigrées.

« Cela m'a beaucoup facilité les choses. Ós Pressan était déjà là et je n'ai pas eu à le créer », confie Helen par webcam depuis sa maison de Flateyri, un village de pêcheurs d'environ 250 habitants situé dans les fjords de l'Ouest. Grâce à Ós, elle a entendu parler d'un laboratoire d'écriture multilingue qu'Angela a animé en 2019. Pour elle, ce fut une révélation de constater que le mélange et l'exploration de différentes langues, même dans un islandais approximatif, étaient autorisés.

« En tant qu'immigré, on a naturellement tendance à faire ce mélange, mais l'important est de se l'autoriser dans l'écriture. C'est tout l'intérêt de ces ateliers : se donner confiance. » Son recueil de courts récits surréalistes : *Autosarcophagy, to eat oneself* (*Autosarcophage, se manger soi-même*) a été le premier livre publié par Ós l'année dernière. Rédigé en anglais, il a été publié simultanément dans sa traduction islandaise.

Ouvrir la voie aux générations à venir

Le visage de la littérature islandaise change ; des livres et des recueils d'écrivains nés à l'étranger et ne portant pas les patronymes traditionnels sont désormais publiés. Plus largement, la musique, le théâtre, le cinéma et les arts visuels islandais se diversifient ; on entend plus



▼ Couverture du magazine littéraire islandais Ós – The Journal (n°6-2022), qui ouvre ses colonnes aux nouveaux arrivants étrangers en leur permettant de publier leurs œuvres, quelle que soit la langue.

d'accents et les personnes de couleur peuvent désormais faire entendre leur propre voix. Angela s'en réjouit : « Cela peut donner de nouvelles perspectives à une langue si ancienne et cela peut en prolonger l'usage. De plus en plus de personnes ont recours à l'islandais et adorent cette langue. »

Ewa va plus loin en affirmant que la vitalité de la culture dépend de l'intégration des immigrés. « La culture et les arts doivent correspondre à la réalité. Une culture qui ignore 15 % de la population n'est pas très vivante. Il faut voir cela comme une chance : ce n'est pas une menace pour la culture mais une richesse. » Son premier recueil de poésie, *Iceland Polished*, qui mélange l'anglais, le polonais et l'islandais pour décrire l'expérience des immigrés, a été publié par le plus grand éditeur du pays au début de cette année. Il s'agit de l'un des tout premiers livres d'un auteur polono-islandais à être publié dans le pays, alors que les Polonais constituent de loin la plus grande



© Patrik Ontkovic

▼ Atelier d'écriture animé par l'écrivaine polonaise Ewa Marcinek à Reykjavik en juin 2020.

minorité. Elle espère que son exemple suscitera des vocations, notamment parmi les jeunes. « Si un adolescent polonais lit dans le journal qu'un auteur polonais a été publié, c'est un signe encourageant

pour lui. C'est pour cette raison qu'il est tellement important que des récits et des noms différents aient leur place dans la vie culturelle. » ■

ResiliArt : un effort mondial en faveur des artistes et de la culture

Contrats précaires, horaires de travail en dents de scie, rémunérations aléatoires : les difficultés que rencontrent les artistes ne sont pas nouvelles mais elles se sont accentuées pendant la crise sanitaire qui a touché de plein fouet les industries culturelles.

C'est la raison pour laquelle l'UNESCO a lancé en avril 2020 ResiliArt, un mouvement rejoint par des professionnels de la culture du monde entier. Son objectif : éclairer sur l'état actuel des industries créatives et donner la parole aux artistes et à la société civile via des discussions en ligne sur des thèmes tels que les conséquences financières de la crise sanitaire sur les métiers de la création, les mesures de soutien aux artistes ou encore les modèles de financement permettant de résister aux crises, notamment par une meilleure protection du statut de l'artiste.

Au total, plus de 300 débats se sont tenus, auxquels ont pris part des artistes et des professionnels de la culture de plus de 115 pays. Ils ont généré une série de recommandations sur la mise en place de mécanismes consultatifs associant la société civile, la diversification des mécanismes de financement des projets culturels, la rémunération

équitable des créateurs dans l'espace numérique ou encore la conversion de bâtiments inutilisés en infrastructures culturelles.

Lancée pendant la pandémie, l'initiative ResiliArt entend poursuivre le partage de données et les efforts de sensibilisation à plus long terme. Les points de vue exprimés lors des sessions constituent une mine d'informations sur la résilience du secteur créatif pour les gouvernements, les décideurs et le secteur privé, afin de renforcer la résilience des industries culturelles et créatives.

En amont de la Conférence mondiale de l'UNESCO sur les politiques culturelles et le développement durable, MONDIACULT, organisée en septembre 2022, l'UNESCO a élargi ResiliArt afin de recueillir au plus près du terrain les avis sur les besoins, les lacunes et possibilités en constante évolution. Sous le titre ResiliArt x MONDIACULT, plus de 50 débats ont ainsi été organisés, rassemblant des artistes, des professionnels de la culture, des universitaires et des activistes désireux de contribuer à ce moment historique pour les politiques culturelles.

À Beyrouth, Wijhat donne vie aux projets artistiques

Depuis 2017, cet organisme basé dans la capitale libanaise donne chaque année un coup de pouce à des dizaines de créateurs de la région arabe pour leur permettre de réaliser leurs projets ou de se produire à l'étranger.

Dans la salle du théâtre Tournesol de Beyrouth, un tonnerre d'applaudissements accueille Eliane Raheb, réalisatrice libanaise chevronnée, et Michel Jleilaty, le personnage principal de son dernier documentaire *Miguel's War*. À l'écran, quelque 200 spectateurs découvrent l'histoire de cet ancien milicien chrétien des Forces libanaises, poussé à l'exil par la guerre civile (1975-1990).

Dans ce récit intime, Michel dévoile ses parts d'ombre et ses traumatismes. « Si le personnage est unique, le propos, lui, est universel », insiste Eliane Raheb, qui explique avoir eu du mal à financer ce projet. « Au Liban, le secteur culturel ne peut pas vraiment compter sur des financements publics. Le cinéma indépendant doit par conséquent chercher des fonds étrangers. » Mais les projets qui sortent des sentiers battus ou abordent des sujets sensibles ont plus de mal à convaincre les investisseurs. « Pour réaliser mon film, j'ai mis pas mal d'argent de ma poche, confie



“

Les projets qui sortent des sentiers battus ont plus de mal à convaincre les investisseurs



© Tarek Moukaddem

▼ Avec le soutien de Wijhat, le danseur Serge Moawad a pu séjourner au sein de l'académie de Vaganova à Saint-Pétersbourg (Fédération de Russie).

Eliane Raheb. Puis je me suis tournée vers des financements plus progressistes comme la bourse Wijhat. »

Financé par l'ONG panarabe Mawred, qui bénéficie du soutien de fondations privées et d'acteurs internationaux comme la Commission européenne ou le Swedish Art Council, Wijhat (destinations, en arabe) permet chaque année à une trentaine de créateurs de la région de réaliser des projets en leur octroyant une bourse d'une valeur de 7 000 euros. « Nos financements s'adressent à tous les artistes arabes sans distinction, quelle que soit leur discipline, leur notoriété ou leur pays de résidence. Notre objectif, c'est de leur permettre de partir à l'étranger », explique Areej Abou Harb, directrice du programme. Du Maroc à l'Égypte, l'association cherche à favoriser les échanges culturels du monde arabe.

“

Le monde de la création a plus que jamais besoin de soutien

« Entre la guerre en Syrie et au Yémen, l'instabilité en Iraq et la crise au Liban, le monde de la création a plus que jamais besoin de soutien », assure Areej Abou Harb, dans ses bureaux beyrouthins.

Crise économique

Frappés de plein fouet par la crise économique, de nombreux artistes libanais peinent aujourd'hui à vivre de leur art dans un pays où la monnaie nationale a perdu 95 % de sa valeur en trois ans et où le salaire minimum mensuel plafonne désormais à 30 dollars, contre 450 avant 2019. Dans un tel contexte, la scène locale est sinistrée et se produire à l'étranger relève bien souvent du parcours du combattant.

Sans la bourse Wijhat, Fadia Loubani n'aurait jamais pu emmener sa troupe de théâtre féminine au Danemark, en septembre dernier. Les trois semaines de tournée à l'étranger ont marqué durablement les comédiennes. « C'était comme dans un rêve, sourit Hala, la vingtaine. Quelle chance d'avoir enfin pu voir autre chose que notre quotidien ! » Comme les autres comédiennes de la pièce, elle est issue de Bourj el Barajneh, un camp

de réfugiés palestiniens situé au sud de Beyrouth.

« Jusqu'à ce que l'avion se pose à Copenhague, je m'interdisais de crier victoire », raconte Maha, la cinquantaine, les cheveux couverts d'un foulard léopard. « J'avais trop peur d'être déçue. » C'est leur quotidien douloureux que relate la pièce, sobrement intitulée *This is Us* (C'est nous). Les six actrices y parlent d'amour, d'isolement, ou encore des discriminations qu'elles subissent dans une société encore très patriarcale. L'une d'entre elles raconte le rejet de sa communauté, alors que son mari souffre de schizophrénie. Une autre, professeure, son combat pour l'éducation et l'émancipation des femmes. Une troisième, le décès de son époux, mort du coronavirus faute d'accès aux soins. « Le public était conquis. Quand nous pleurons, ils pleuraient avec nous. Quand nous riions, ils riaient avec nous », sourit Maha, encore étonnée que la troupe ait fait salle comble aux quatre coins du Danemark. « Je ne pensais pas que nos histoires intéresseraient autant d'étrangers. »



© Albaqer Jafeer

▼ Image extraite du film documentaire *Take me to the cinema* (2021), du réalisateur Albaqer Jafeer, produit avec le soutien de Wijhat. À travers l'histoire d'un soldat iraquien qui a fui le service militaire en se cachant dans des salles obscures, le film pose la question de l'avenir du cinéma dans ce pays.



▼ *Performance solo Another Lover's Discourse de l'artiste Riham Issac, lauréate de la bourse Wijhat, dans laquelle elle s'interroge sur les relations personnelles dans les sociétés arabes.*

Réaliser son rêve

Tous les projets n'ont pas vocation à être financés par Wijhat : il faut qu'une institution établie à l'étranger ait donné au préalable son feu vert pour accueillir une troupe, un artiste en résidence ou exposer une œuvre. Le danseur Serge Moawad a ainsi pu bénéficier d'une bourse pour séjourner au sein de la prestigieuse académie de Vaganova à Saint-Pétersbourg, en Russie, grâce à laquelle il a pu perfection-

ner sa technique « auprès des meilleurs professeurs du monde ».

Issu d'une famille modeste, il savait que les possibilités qui s'offraient à lui étaient limitées. « Au Liban, il n'existe pas de structure pour les danseurs de ballet professionnels. Je faisais des petits boulots qui me permettaient de payer mes voyages en Europe. C'est de cette manière que j'ai pu me rendre à Bucarest ou à Prague. Mais avec la dévaluation de la livre libanaise, c'est devenu très difficile. »

Désormais, le jeune homme de 21 ans vit à Paris, où il a intégré une compagnie de danse. « Sans mon passage à Saint-Pétersbourg, je n'en serais sûrement pas là aujourd'hui », affirme le danseur aux cheveux bouclés, le visage encadré par de fines lunettes. « Grâce à Wijhat, j'ai pu réaliser mon rêve. » Serge rêve de rentrer un jour au Liban pour y fonder une école de danse « et transmettre ma passion à la nouvelle génération ». ■

Professeure à l'École de sociologie de l'Université Soochow, Wang Qin axe ses recherches sur l'histoire et le développement des ressources informatiques et leur utilisation.

À Suzhou, la nuit appartient au patrimoine culturel

Réputée pour ses canaux, ses ponts et ses jardins classiques, la ville de Suzhou, dans l'est de la Chine, a recours à la technologie numérique pour exploiter son riche patrimoine culturel et faire prospérer l'économie de la cité. Depuis le lancement de l'initiative « Gusu 20h30 », les visiteurs s'y pressent désormais le jour mais aussi la nuit.

Des vendeurs de costumes traditionnels chinois s'affairant autour de leurs clients, des touristes entourés d'une myriade de produits : la scène du marché nocturne de la rue Canglangting à [Suzhou](#), ville créative de l'UNESCO, rappelle des estampes chinoises anciennes.

Située dans la province du Jiangsu, la ville de Suzhou dispose d'un riche patrimoine architectural et artistique qui en fait une importante destination touristique. Elle abrite six éléments du patrimoine culturel immatériel et deux sites du patrimoine mondial de l'UNESCO, notamment les [Jardins classiques de Suzhou](#), où se trouve le pavillon Canglang. Ce site est le théâtre d'une expérience immersive où les spectateurs découvrent en direct les pérégrinations de Shen Fu et de sa femme

Yun, les deux personnages du roman autobiographique écrit il y a plus de deux cents ans par l'écrivain chinois Shen Fu, *Six récits au fil inconstant des jours*. Les visiteurs suivent les flâneries dans le jardin du couple vêtu de costumes brodés de soie de Suzhou, l'observant préparer du thé, contempler la lune, brûler de l'encens, pratiquer l'arrangement floral, composer des poèmes, écouter de la musique et chanter des mélodies.

Opéra revisité

L'adaptation immersive de cette œuvre classique a rencontré un franc succès : les quelque deux cents représentations organisées depuis 2018 ont attiré 25 000 spectateurs en moins de deux ans, un record national pour un opéra revisité.

Six récits au fil inconstant des jours intègre des éléments de l'opéra Kun Qu – une forme d'opéra chinois associant chant, narration et un système complexe de techniques chorégraphiques, d'acrobaties et de gestuelles symboliques – dans les jardins classiques de Suzhou et dans les vieux bourgs de la ville traversés par des canaux, comme Zhouzhuang et Tongli. Cette représentation fait partie de l'initiative « Gusu 20h30 », lancée en décembre 2019 par le district de Gusu de la ville de Suzhou pour encourager la réinterprétation du patrimoine culturel de

la cité et attirer les visiteurs par différents moyens : spectacles, visites, gastronomie, shopping, etc. L'objectif est de doper l'économie et les industries culturelles et créatives nocturnes de Suzhou en élargissant l'accès à la culture et en diversifiant l'offre pour, à terme, créer des emplois. Diverses étapes de la chaîne de production culturelle sont prises en compte, notamment la conception, la fabrication, le transport, le marketing et la gestion.

Tourisme nocturne

L'initiative « Gusu 20h30 » intègre le patrimoine culturel dans des formats innovants, créatifs et souvent numériques. Le programme de visites nocturnes inspiré de l'âge d'or de Suzhou en est un exemple : cette expérience interactive donne vie aux rues piétonnes grâce à des interactions en temps réel, des hologrammes et des effets de lumière. Il offre aux visiteurs un aperçu de la culture locale et propose des itinéraires combinant gastronomie, hébergement, excursions et divertissements.

La première édition nocturne, organisée en avril 2020, a attiré quelque 180 000 visiteurs, un succès qui a contribué à consolider l'économie au lendemain de la pandémie de Covid-19.

Ce programme touristique nocturne reproduit la prospérité de Suzhou telle

“

L'initiative « Gusu 20h30 » encourage la réinterprétation du patrimoine culturel pour attirer les visiteurs



▼ Vue nocturne de la ville de Suzhou.

qu'elle est dépeinte dans *L'Âge d'or de Suzhou*, une célèbre peinture de genre datant de 1759. Cette relique culturelle chinoise représente des étals vendant de la soie, des instruments de musique, du thé et de la porcelaine. Les remparts, canaux, rues et ruelles historiques qui y apparaissent existent encore et constituent des éléments du patrimoine culturel de la ville.

Plongée au cœur du patrimoine immatériel

Les efforts déployés pour mettre en valeur le patrimoine culturel de Suzhou ne se limitent pas aux rues de la ville, ils ont également été transposés dans le monde numérique.

Ainsi, les visiteurs qui parcourent le canal de Feiyiban sur Douyin, un réseau social de partage de vidéos, peuvent plonger au cœur du patrimoine culturel en découvrant le travail réalisé par des

“
**Le succès
 de la première
 édition nocturne
 a contribué
 à consolider
 l'économie
 au lendemain
 de la pandémie
 de Covid-19**

brodeuses qui présentent les points de Suzhou et expliquent les techniques utilisées. Les joueurs de *Honor of Kings*, un jeu en ligne très populaire, retrouvent ces points de broderie dans les vêtements des personnages. Quant aux visiteurs

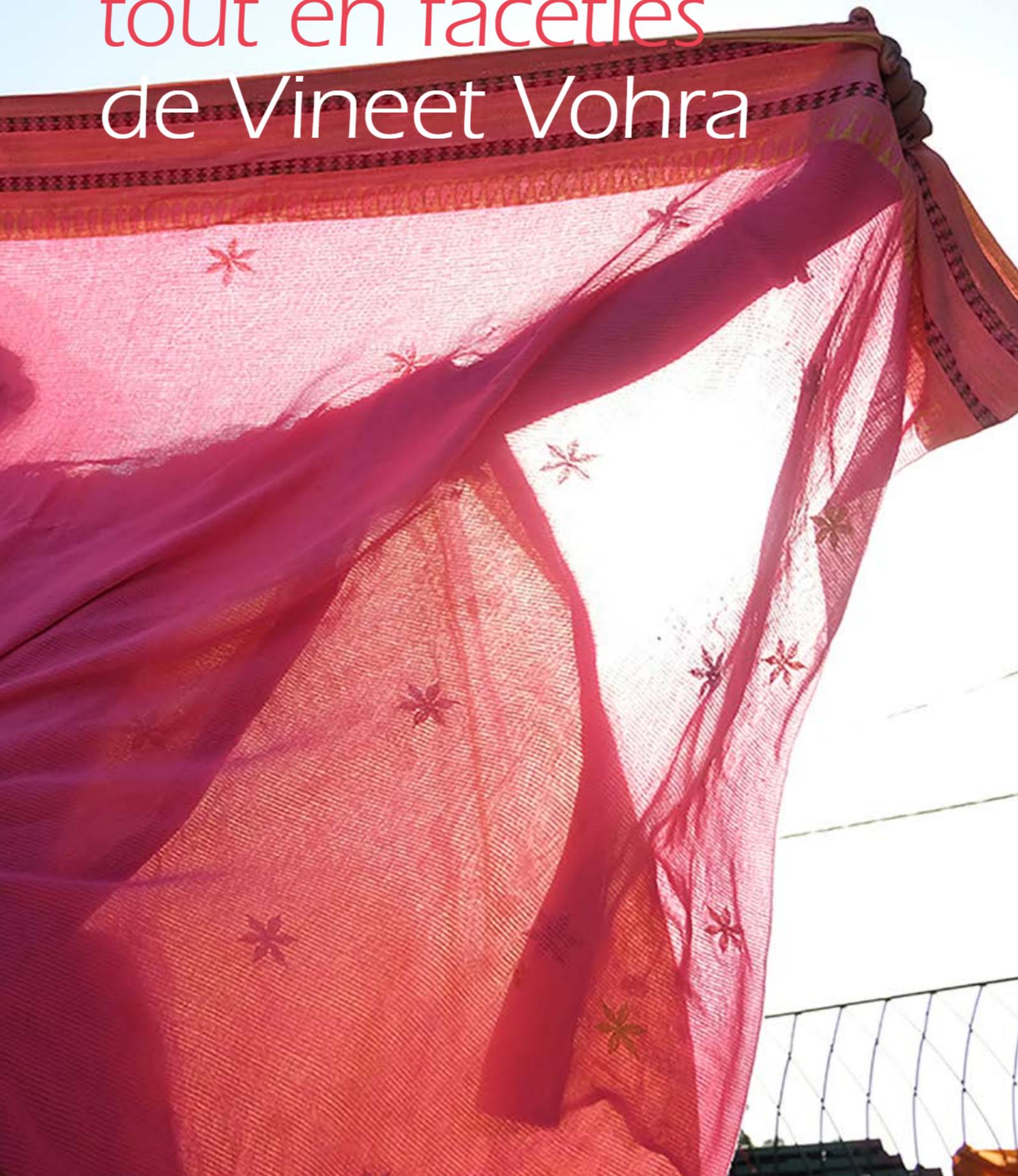
qui pénètrent dans la salle des expériences numériques du musée de Suzhou, ils découvrent avec tous leurs sens [les 24 périodes solaires](#), le calendrier lunaire traditionnel chinois créé par des paysans, également inscrit sur la Liste du patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO.

Ces initiatives montrent comment la créativité et l'innovation numérique permettent de revitaliser un patrimoine culturel riche et l'économie qui lui est associée, un concept qui a porté ses fruits à Suzhou en donnant une forte impulsion à l'économie nocturne. En septembre dernier, les entreprises étaient plus de 11 000 à participer aux activités nocturnes. En 2021, les dépenses par habitant de Suzhou en matière d'éducation, de culture et de divertissement ont augmenté de 32,7 % par rapport à l'année précédente. ■

ZOOM



Le New Delhi tout en facettes de Vineet Vohra





Arpenteur infatigable des rues de son pays, l'Inde, Vineet Vohra capture avec malice des instantanés de vie aussi improbables qu'éphémères. La vision de ce maître célèbre de la photo de rue est de fait aux antipodes des clichés rebattus sur la mégapole indienne.

Adeptes revendiqués de la sérendipité, ce don de faire des trouvailles par inadvertance, il saisit avec malice des moments insolites surgis du quotidien et les capture avec son objectif, faisant apparaître ici une porte cachée dans un panneau publicitaire, là un coq à tête d'homme ou un passant dont le chapeau se confond avec les fruits d'un étal.

Ces frictions du hasard glanées au coin de la rue, inattendues, réjouissantes, sont à portée de tous, à condition d'y prêter attention. Les images de Vohra offrent un répit, entrouvrent avec légèreté la porte du simple, du quotidien, du banal sublimés par sa maîtrise de la composition et de la perspective. « Le photographe tombe amoureux d'un moment. À lui de savoir saisir ce moment pour le capter », explique-t-il. Vineet Vohra y parvient à merveille. ■



















▼ Œuvre de la série
Unsupervised
— Machine
Hallucinations —
MoMA Dreams de
l'artiste numérique
turco-américain
Refik Anadol.
La série est produite
par un modèle
de l'IA que l'artiste
a entraîné sur
des métadonnées
du musée d'Art
moderne de New
York. Elle sera mise
à disposition
des collectionneurs
sous forme de NFT.

NFT : la ruée vers l'art numérique

Dopée par plusieurs ventes records, la fièvre des « jetons non fongibles », ces certificats de propriété sécurisés et authentifiés qui permettent d'acquérir des œuvres d'art virtuelles, s'est emparée du marché de l'art. Apparus il y a quelques années seulement, les NFT [*non fongible token* en anglais] offrent certes de nouvelles possibilités de revenus aux artistes et incitent les musées à s'intéresser à l'art numérique. Mais s'agit-il d'une véritable révolution ou d'une bulle spéculative ?

Avant mars 2021, rares sont ceux qui avaient entendu parler des blockchains ou de l'existence des jetons non fongibles, ou NFT. La vente aux enchères chez Christie's du collage d'un artiste dénommé Beeple (de son vrai nom Mike Winkelmann) a changé la donne. Il faut dire que l'œuvre *Everydays: The First 5,000 Days* [Tous les jours : les 5 000 premiers jours] a été adjugée pour la somme époustouflante de 69 millions de dollars.

Cette vente a fait de Beeple, jusque-là inconnu du monde de l'art, l'un des artistes vivants les plus cotés. Elle a suscité les gros titres de la presse et déclenché sur les plateformes de NFT une frénésie spéculative.

Cette ruée vers l'or se poursuit malgré les krachs successifs qui ont affecté le marché des cryptomonnaies. Mais, quoi qu'il adviene, les NFT ont déjà infléchi le cours de l'histoire de l'art. De nombreux experts en art numérique voient dans le prix exorbitant de l'œuvre de Beeple – qui reste sans équivalent – la poursuite d'une évolution amorcée au milieu du siècle dernier.

Un tournant pour l'art numérique

« Nous avons tous été surpris des prix élevés des NFT, alors que nous n'aurions probablement pas dû l'être », reconnaît Alfred Weidinger, directeur de l'Oberö-

sterreichische Landesmuseum de Linz, en Autriche. « L'art numérique n'est pas nouveau. Il a connu un développement continu, et cela fait même un certain temps que les NFT existent. »



La tokenisation est un moyen de transformer une œuvre d'art numérique en un objet unique

L'un des musées supervisés par Weidinger, le Francisco Carolinum de Linz, célèbre le 95^e anniversaire d'Herbert W. Franke, un des pionniers de l'art informatique, avec une exposition et la mise en vente de NFT au profit de sa fondation. Ce précurseur autrichien, également écrivain de science-fiction et physicien, a produit de l'art algorithmique abstrait sur ordinateur dès les années 1960.

Les NFT ne sont pas eux-mêmes des œuvres d'art. Il s'agit de jetons – ou un certificat – pourvus d'un code unique par un protocole blockchain, une technologie de stockage et de transmission de

données qui se veut transparente, mais aussi sécurisée. Ethereum est le plus couramment utilisé. Un NFT peut être associé à n'importe quel type d'information : un acte de propriété, un billet de concert, un même Internet, une photo de votre chat voire une publication sur les réseaux sociaux. Quelques jours après la vente de Beeple, le propriétaire d'une entreprise de cryptographie, Sina Estavi, a acheté 2,9 millions de dollars un NFT du premier tweet du directeur général de Twitter, Jack Dorsey (qu'il a tenté de revendre avec un gros profit un an plus tard, vainement : les offres n'ont pas dépassé 6 800 dollars).

Un objet unique à collectionner

C'est l'application des NFT au monde de l'art qui a suscité le plus d'intérêt. Du point de vue de l'artiste, la tokenisation est un moyen de transformer une œuvre d'art numérique, autrement reproductible à l'infini, en un objet unique qui peut donc être vendu et collectionné. Elle ouvre un univers de possibilités nouvelles aux artistes travaillant dans le domaine numérique.

« Les NFT sont un outil fabuleux pour un artiste », affirme Dirk Boll, président européen de la maison d'enchères Christie's Europe et Moyen-Orient. Il compare l'avènement de la technologie NFT à celui du matériel de soufflage de verre à usage domestique dans les années 1960 : →

« Il y a eu une formidable libération de créativité dans l'art du verre, souligne-t-il. C'est un moment comparable que vit l'art numérique. »

Considéré comme le tout premier NFT, *Quantum*, réalisé en 2014 par l'artiste américain Kevin McCoy, était le fruit d'une collaboration entre l'ingénieur Anil Dash et Rhizome, une organisation affiliée au New Museum de New York. Parmi les premières œuvres de collection figure *CryptoPunks*, une série de 10 000 personnages pixelisés créés en 2017 par Matt Hall et John Watkinson.

Des artistes numériques reconnus comme Refik Anadol, Kevin Abosch ou Nancy Baker Cahill ont adopté la technologie NFT. Avec sa *Rocket Factory* inspirée de la conquête spatiale, l'artiste américain Tom Sachs invite les collectionneurs à acquérir le NFT d'une partie de sa fusée numérique. La fusée physique sera lancée simultanément, et si elle est récupérée, le ou la propriétaire du NFT en recevra également des fragments réels.

Nouveaux publics

Les NFT ont ouvert le monde de l'art à de nouveaux publics. La génération de natifs du numérique qui les achète a un profil démographique différent de celui des

habitues des ventes aux enchères et des galeries. Beaucoup pénètrent dans l'univers des NFT via les jeux informatiques et les cryptomonnaies, d'où la valeur folle attribuée à l'œuvre de Beeple, un artiste formé à l'animation et au graphisme, qui fait souvent la satire du monde de la tech et parsème son art de références à la culture Internet populaire.

“

Le marché des NFT est radicalement plus spéculatif que le marché analogique

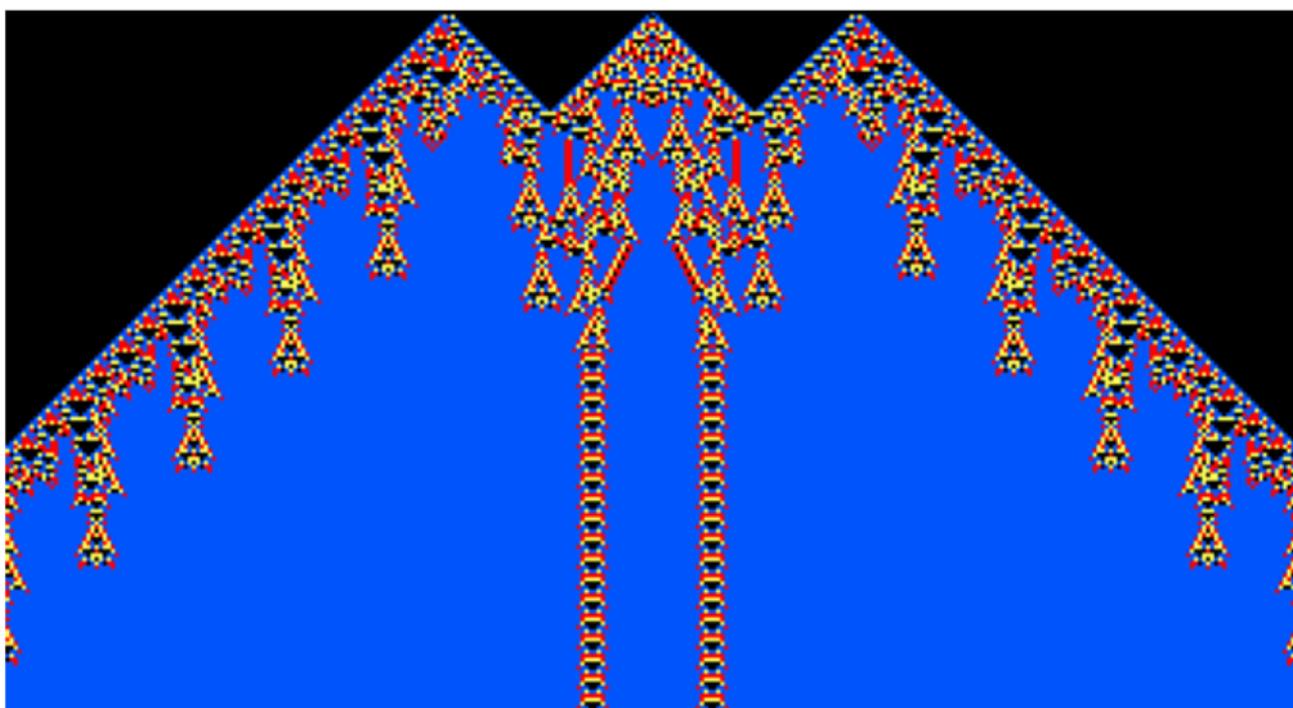
Largement alimenté, selon Dirk Boll, « par des gens qui ne savent que faire de leurs deniers cryptographiques », le marché des NFT n'est pas de tout repos. Comme le note Marc Spiegler, le directeur mondial d'Art Basel, la Foire internationale d'art contemporain qui se réunit

chaque année à Bâle (Suisse), dans sa préface au rapport sur le marché de l'art 2022 de cet événement, il est « radicalement plus spéculatif » que le marché analogique. La croissance exceptionnelle en valeur observée en 2021 a été « portée par les échanges à court terme », note-t-il, ajoutant qu'« en moyenne, les NFT d'art sont revendus un peu plus d'un mois après leur achat ».

Selon les données du site web non-fungible.com, la valeur marchande totale des NFT approchait 18 milliards de dollars en 2021, dont 2,6 milliards concernaient le domaine artistique. Au premier trimestre de cette année, le volume des transactions a légèrement fléchi. Le marché a connu son véritable test en mai 2022, lorsque plus de 300 milliards de dollars ont été anéantis en trois jours à la suite d'un effondrement des cryptomonnaies.

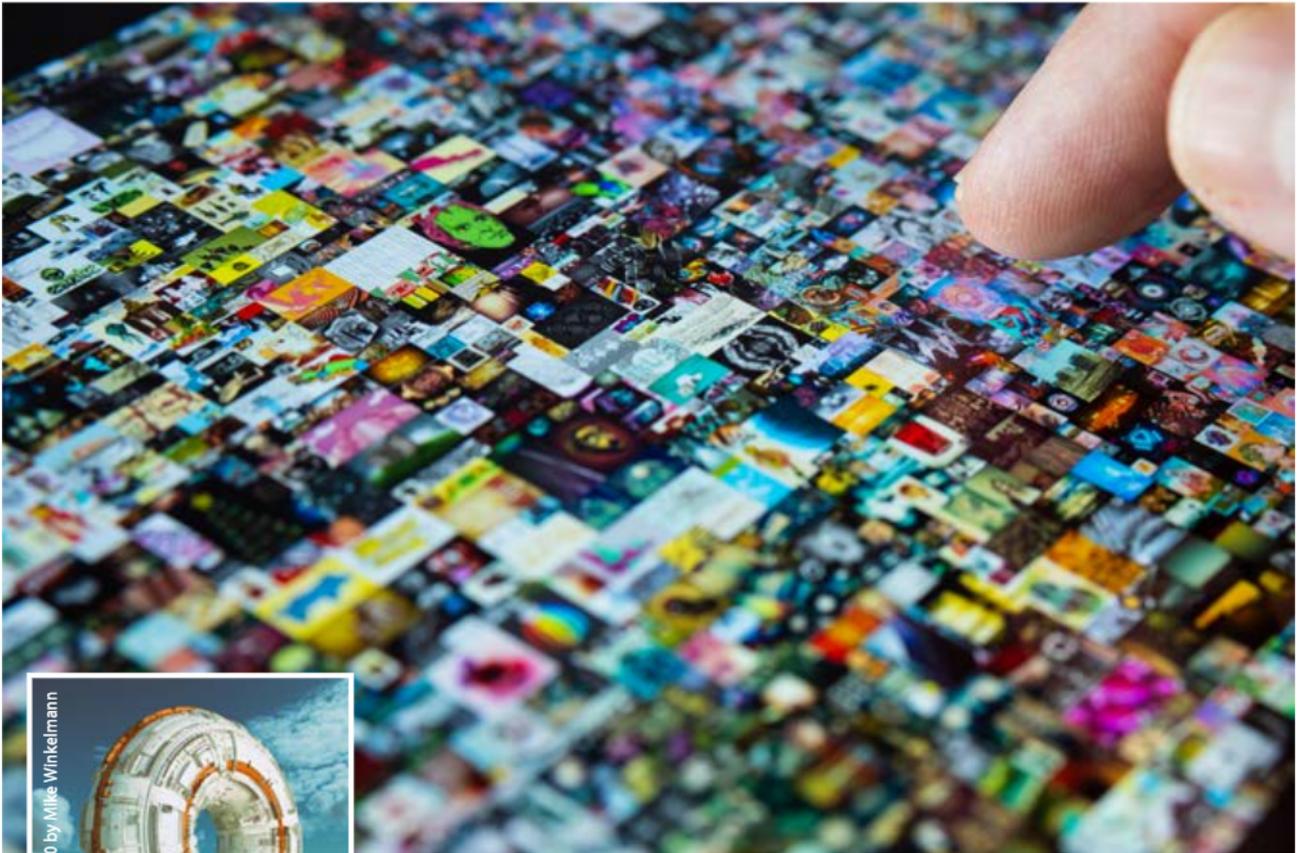
Moment de vérité

Pour Dirk Boll, cela pourrait aussi amener le marché à mûrir : « Il y aura un moment de vérité », a-t-il déclaré quelques jours avant le krach. « Les gens comprendront qu'il y a parmi les NFT un petit nombre d'œuvres d'art intéressantes et quantité d'autres qui ne le sont pas. »



▼ Cellular Automata (1992-1998) de l'Autrichien Herbert W. Franke, un des pionniers de l'art informatique, mais aussi écrivain de science-fiction et physicien.

© Herbert W. Franke / Archive art meets science



▼ L'une des 5 000 images composant le collage de Beeple représente un tore géant face à un homme dans un paysage aride.

▼ Détail de *Everydays: The First 5,000 Days* composé de 5 000 dessins numériques que l'artiste américain Beeple a réalisés à raison d'un par jour afin de progresser en dessin et en graphisme. Le certificat de propriété (NFT) de ce collage a été vendu 69 millions de dollars en 2021.

Christie's et Sotheby's ont rapidement pénétré le marché du NFT. Quelques galeries ont suivi : en août de l'année dernière, la König Galerie de Berlin a ainsi lancé MISA, qu'elle décrit comme « la première plateforme NFT du monde de l'art ».

Mais les obstacles ne manquent pas pour les acteurs du marché conventionnel, qui ont une obligation de vigilance. Contrairement au propriétaire d'une œuvre d'art physique, celui d'un NFT ne la possède pas : le NFT se trouve sur une plateforme numérique sur laquelle il ou elle n'a aucun contrôle. Que se passe-t-il si la plateforme fait faillite ? Bien que le législateur s'efforce de rattraper la technologie, ce marché reste très risqué.

L'un des principaux inconvénients est l'empreinte carbone des NFT : l'impact des émissions causées par une vente de NFT sur la blockchain Ethereum équivaldrait à celui d'un mois de consommation d'électricité par un habitant de l'Union européenne. L'apparition d'une technologie

plus durable est toutefois en bonne voie et certaines blockchains sont déjà moins énergivores. Les défenseurs des NFT soulignent par ailleurs que le marché de l'art traditionnel n'est pas plus respectueux de l'environnement, compte tenu des déplacements aériens vers les salons, expositions et biennales du monde entier, et des transferts d'œuvres d'un continent à l'autre.

Les musées suivent la tendance

Les musées ont également sauté dans le train des NFT et vendu des jetons d'œuvres classiques pour compenser leurs pertes financières dues aux fermetures imposées par la pandémie de Covid-19. Les Offices à Florence ont ainsi vendu l'année dernière un NFT du *Tondo Doni* de Michel-Ange pour 140 000 euros. Mais ce n'est pas vendre de l'art, souligne Weidinger, qui compare ces jetons à des « aimants de frigidaire ».

Dirk Boll les décrit également comme de ruineux gadgets de boutique de musée : « Les musées profitent d'une fenêtre qui va se fermer, parce que les gens vont comprendre que ce n'est pas vraiment

intéressant, estime-t-il. Ils battent le fer tant qu'il est chaud. »

Une fenêtre est peut-être déjà en train de se clore. Cette année, le jour de la Saint-Valentin, le Belvédère de Vienne a proposé 10 000 NFT contenant des fragments du *Baiser* de Gustav Klimt. Selon la presse locale, moins du quart avait trouvé acquéreur au début du mois de mai. Ceux qui se négocient sur le marché secondaire ont un prix inférieur au prix initial de 1 850 euros.

Peu de musées ont ajouté des NFT d'art numérique à leurs collections, poursuit Weidinger. Son musée est le seul en Autriche à en avoir acquis. Une autre exception notable est le ZKM (Centre des arts et des médias) de Karlsruhe, qui a acheté des NFT en 2017, quatre ans avant la vente Beeple, et leur consacre actuellement une exposition intitulée « CryptoArt: It's Not About Money » (« CryptoArt : ce n'est pas une question d'argent »).

C'est pourtant l'argent qui a sensibilisé le grand public aux NFT. Pour Weidinger, la vente Beeple a réveillé les esprits, incitant finalement les musées à « rattraper leur retard et se convertir à l'art numérique ».

“

**Je pense que le roman
est une forme parfaite
pour décrire un monde**



▼ *Eka Kurniawan chez lui à Jakarta en Indonésie (printemps 2022).*

Eka Kurniawan :

« J'aimerais vivre entouré
de personnes qui lisent
la littérature du monde entier »

Depuis son premier roman paru en 2002, *Les Belles de Halimunda*, l'écrivain indonésien Eka Kurniawan bâtit une œuvre qui lui vaut aujourd'hui une reconnaissance internationale. Puisant dans les mythes et les croyances de son pays, ses récits singuliers qui mêlent truculence et poésie, merveilleux et réalisme, sont désormais traduits dans plus de trente langues.

Vous avez grandi dans un village de Java, une île du sud-ouest de l'Indonésie. Comment êtes-vous venu à la littérature ? Quel genre de lecteur étiez-vous ?

J'ai vécu avec mes grands-parents maternels jusqu'à l'âge de 10 ans, dans un village très reculé. Ils étaient agriculteurs et travaillaient principalement dans les rizières. Je ne connaissais rien à la littérature à l'époque, mais une vieille dame, parente de ma grand-mère, avait l'habitude de raconter des histoires bizarres et magiques dans notre véranda pour divertir les enfants. C'est la première fois que je me sentais vraiment intéressé par une histoire ou la manière dont elle m'était racontée. Plus tard, j'ai beaucoup écouté les pièces radiophoniques.

Mon premier contact avec la littérature, avec les livres, a eu lieu lorsque j'ai déménagé avec mes parents à Pangandaran, une petite ville sur la côte sud de l'île de Java. J'étais en primaire et, étant nouveau dans le quartier, je n'avais pas d'amis. Heureusement, il y avait une petite « bibliothèque » près de la gare routière : un kiosque d'un mètre carré où on louait des livres bon marché. Je lisais beaucoup de romans d'horreur et d'arts martiaux, parfois des romans policiers et d'amour. La plupart de ces ouvrages étaient en fait réservés aux adultes, mais le propriétaire de la bibliothèque ne se souciait pas trop de mon âge. À cette époque déjà, j'ai commencé à essayer d'écrire mes propres histoires.

Où écrivez-vous ?

Je peux écrire n'importe où tant que les gens me laissent écrire et ne me parlent pas. À mes débuts d'écrivain, j'avais l'habitude d'écrire mes nouvelles chez mes parents, dans la cuisine. Mon premier roman a été écrit dans une chambre louée à Yogyakarta. →



© Fransisca Angela pour Le Courrier de l'UNESCO

▼ Eka Kurniawan a fondé la maison d'édition Moook Pustaka pour faire connaître des auteurs étrangers au public indonésien.

J'ai déménagé à Jakarta en 2003 et j'ai commencé à écrire mon deuxième roman dans un cahier, alors que j'attendais ma petite amie pour déjeuner avec elle. Aujourd'hui, j'écris chez moi, mais il m'arrive d'aller au café du coin et d'y écrire (comme je suis en train de le faire en ce moment, en répondant à ces questions tout en attendant ma fille à sa sortie de l'école).

Vous êtes également journaliste. Comment la forme romanesque s'est-elle imposée à vous pour décrire le monde ?

J'ai été journaliste pendant une très courte période. J'ai appris à faire du journalisme dans un magazine universitaire, puis on m'a demandé d'écrire pour un magazine souhaitant publier de longs articles qualifiés de « journalisme littéraire ». J'ai alors lu des livres de référence en la matière, comme *Hiroshima*, de John Hersey, ou *De sang-froid*, de Truman Capote. Même si mes sources d'influence sont multiples, j'ai beaucoup appris du journalisme. En particulier sur la façon dont je construis les événements comme des éléments narratifs. Je ne travaille plus comme journaliste depuis que le magazine a cessé de paraître. J'ai trouvé un nouveau travail dans une société de production cinématographique, et je me suis remis à écrire des romans et des nouvelles pendant mon temps libre. Je pense que le roman est une forme parfaite pour décrire un monde. Elle me permet de bâtir des histoires, en suivant à la fois une approche réaliste propre au journalisme et une approche fantastique (parfois inso-

lite), marquée par les romans bon marché que je lisais adolescent ou les contes populaires que la dame âgée racontait quand j'étais enfant.

Votre langue maternelle est le soundanais mais vous écrivez en indonésien. Quel lien entretenez-vous avec votre langue maternelle ?

En fait, je n'écris presque jamais en soundanais (bien que je puisse écrire et lire dans cette langue). Le soundanais correspond davantage à la langue parlée que j'utilise avec ma famille ou certains de mes voisins. Comme beaucoup d'Indonésiens de ma génération, j'ai parlé l'indonésien dès ma première classe de primaire, car c'est la langue officielle dans les écoles et administrations. Ainsi, l'indonésien est pour moi une sorte de langue écrite depuis le début, et je n'ai pas eu à adapter ma façon de penser lorsque j'ai commencé à écrire. À vrai dire, à Pangandaran, où j'ai grandi, on parle plusieurs langues : le soundanais mais aussi le javanais. Cela m'a permis de me familiariser avec ces deux langues, puis avec l'indonésien, qui sert parfois de passerelle entre les personnes qui ne se comprennent pas dans les deux autres langues. En tant qu'écrivain, il m'arrive d'emprunter des mots ou constructions grammaticales au soundanais (et au javanais) si cela s'intègre mieux à la phrase. C'est mon privilège de pouvoir le faire, en tout cas.

“
**Nous lisons
 García Márquez
 comme si son
 œuvre était
 située dans une
 province tropicale
 indonésienne!**”

Dès la publication de votre premier roman, *Les Belles de Hallunda*, vos récits, qui mêlent le magique et le bizarre, la grâce et la terreur, ont souvent été comparés au réalisme magique de Gabriel García Márquez. Vous reconnaissez-vous dans cette parenté ?

Je peux comprendre qu'on ait fait ce rapprochement. J'ai lu beaucoup d'œuvres de García Márquez lorsque j'étais étudiant à l'université, ainsi que d'autres écrivains latino-américains. À la fin des années 1990, tout ce qui concernait l'Amérique latine suscitait beaucoup d'intérêt, surtout pour des raisons politiques. Les étudiants ont fait une comparaison entre Soeharto et les dictateurs militaires d'Amérique latine, l'influence des chefs religieux (catholiques et islamiques) dans la société, les cultures mystiques et la pauvreté. Nous nous identifions à ce point à cette littérature que nous pouvions lire García Márquez ou tout autre écrivain latino-américain comme si son œuvre était située dans une province tropicale indonésienne!



© Francisca Angela pour Le Courrier de l'UNESCO



Dans votre deuxième roman, L'Homme-tigre, le personnage principal, qui assassine brutalement une autre personne, attribue ses actes au tigre qui est en lui. S'agit-il d'une représentation de l'animal qui est en nous ? Quelle est la place des mythes dans votre écriture ?

En fait, il ne s'agit pas d'une histoire psychologique et freudienne. Mais bien sûr, on peut la lire à travers ce prisme. Pour être franc, de mon point de vue, le tigre est bien réel. En Indonésie, de nombreuses personnes croient à de tels phénomènes. Comme je l'ai dit, j'ai grandi avec ces histoires bizarres et ces croyances mythiques. Cela étant, je ne voulais pas que mon histoire s'inscrive seulement dans un registre fantastique. Même si elle comporte des éléments mystiques, je voulais qu'elle témoigne du monde dans lequel nous vivons, des problèmes auxquels nous sommes confrontés et de la politique, c'est-à-dire des jeux de pouvoir. Les éléments mystiques de mes livres peuvent paraître familiers à mes lecteurs et cela peut – je l'espère – susciter chez eux une certaine curiosité, mais également ouvrir la porte au



Parfois, je me demande d'où vient cet intérêt pour mes livres, moi qui viens d'un endroit si éloigné

symbolisme. C'est pour cette raison que le lecteur peut aussi considérer le tigre du roman comme un symbole.

Vous avez lancé Moooi Pustaka, une maison d'édition indépendante qui publie des titres étrangers traduits de leur langue d'origine vers l'indonésien. Qu'est-ce qui vous motive à faire cela ?

Ces dernières années, mes livres ont été publiés dans de nombreux pays, notamment des pays très peu peuplés – certains sont plus petits que la ville même de Jakarta, qui compte plus de 10 millions d'habitants. Parfois, je me demande d'où vient cet intérêt pour mes livres, moi qui viens d'un endroit si éloigné, avec une culture et même un climat très différents. Je suis très jaloux. J'aimerais vivre entouré de personnes qui lisent de la littérature du monde entier. Lorsque je voyage, je vais toujours dans les librairies et je suis chaque fois étonné par la diversité des livres traduits publiés.

Cela m'a donné envie de retrouver cette même diversité en Indonésie. Bien sûr, certains éditeurs ont déjà fait ce travail par le passé et le font encore, mais il reste beaucoup d'œuvres intéressantes à traduire. L'autre problème, c'est que la plupart des livres sont traduits à partir de l'anglais, quelle que soit la langue originale. Pour moi, cela crée un biais parce que les éditeurs américains ou anglais filtrent le type de littérature que nous pouvons lire. Je pense qu'il faut faire l'effort de traduire depuis l'original, en particulier pour les œuvres qui ne sont pas populaires dans les pays anglophones. Avec certains de mes amis, nous avons eu envie de créer une petite maison d'édition spécialisée dans la littérature mondiale et nous avons pu concrétiser cette idée tout récemment. ■

La diversité des expressions culturelles : état des lieux

Bien que la sphère culturelle et créative soit un secteur économique en plein essor, elle souffre cruellement d'un manque d'investissements, selon le rapport de l'UNESCO intitulé *Répenser les politiques en faveur de la créativité – La culture, un bien public mondial*, publié en février 2022.

Près de dix millions d'emplois dans les industries culturelles et créatives du

monde entier ont été perdus en 2020 en raison de la pandémie de Covid-19. Et alors que le transfert accéléré des contenus culturels et des spectacles vers les plateformes numériques est une tendance claire qui a émergé de la crise, il est urgent de concevoir des systèmes de rémunération plus équitables pour les artistes dont le contenu est consommé en ligne.

CULTURE ET CRÉATIVITÉ

ÉTAT DES LIEUX

La culture et la créativité contribuent à l'économie mondiale

3,1% du PIB mondial **6,2%** de l'ensemble des emplois

La valeur ajoutée brute mondiale dans les industries culturelles et créatives s'est contractée de

750 MILLIARDS DE DOLLARS des États-Unis en 2020.



En 2020,

10 MILLIONS

d'emplois ont été perdus dans le secteur de la culture et de la créativité au niveau mondial.



MOBILITÉ

Les artistes, en particulier ceux des pays en développement, sont confrontés à des difficultés d'accès aux financements, aux visas, aux informations, aux formations et aux infrastructures culturelles.



Les détenteurs de passeports des **pays industrialisés** peuvent visiter en moyenne **169 PAYS** sans visa

Les détenteurs de passeports des **pays en développement** peuvent visiter en moyenne **86 PAYS** sans visa



79 % des résidences d'artistes internationales sont situées en **Europe** et en **Amérique du Nord**

La mobilité Sud-Sud reste difficile, en partie à cause de la faiblesse des liens régionaux

ET APRÈS ?

- Repenser la mobilité de manière plus accessible sur le plan numérique et plus durable
- Fournir un soutien administratif aux artistes en plus du financement
- Assurer une représentation paritaire en matière d'offres de mobilité
- Renforcer le soutien à la mobilité intrarégionale entre les pays en développement

LA DIVERSITÉ DANS LES MÉDIAS

SUIVI DES LACUNES PARMIS LES ÉTATS



48% contrôlent la représentation équilibrée des genres dans les médias



51% contrôlent l'indépendance éditoriale des médias



54% contrôlent les médias en ligne



59% contrôlent la diversité de la propriété des médias

ET APRÈS ?

- Limiter la concentration de la propriété des médias, assurer la transparence et soutenir les médias locaux
- Fixer des objectifs pour une représentation diversifiée à l'écran et hors écran
- Soutenir financièrement la création locale pour permettre aux médias de respecter les quotas de contenus
- Investir dans la collecte de données, le suivi et l'évaluation des systèmes médiatiques

 Source : *Repenser les politiques en faveur de la créativité*, UNESCO, 2022

CONTENUS EN LIGNE

Les activités en ligne sont en pleine expansion

Entre 2016 et 2021, l'activité en ligne a explosé :



62,1% DES REVENUS
TOTAUX DE LA MUSIQUE

provenaient de la diffusion sur Internet en 2020

N

Le nombre d'heures visionnées

PAR MINUTE SUR NETFLIX

est passé de

69 444 À 584 222



Le nombre d'heures visionnées

PAR MINUTE SUR SPOTIFY

est passé de

38 052 À 196 917

ET APRÈS ?

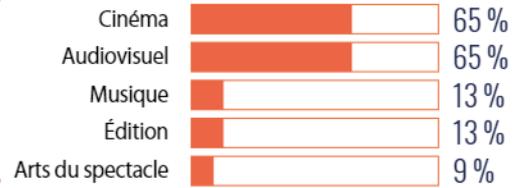
- Concevoir des modèles commerciaux rémunérant les créateurs en ligne de manière équitable
- Investir dans les contenus locaux et améliorer leur disponibilité sur les plateformes numériques



ÉGALITÉ DES SEXES



Initiatives en faveur de l'égalité des sexes mises en œuvre par les gouvernements et les organisations de la société civile (avancées par secteur) :



La représentation des femmes reste faible dans :



32 %
Prix d'art nationaux



33 %
Prix cinématographiques



8 %
Prestations de chef d'orchestre



25 %
Prestations de DJ



30 %
Secteur des jeux vidéo

53 % des pays recueillent et diffusent régulièrement des données pour contrôler l'égalité des sexes dans les secteurs

DANS LES ÉTATS AFRICAINS, ce chiffre est de 17 %, ce qui illustre la différence marquée entre les régions.

ET APRÈS ?

- Appliquer des mesures de discrimination positive dans le recrutement, la promotion, le financement et les prix et récompenses
- Éliminer la précarité du travail dans le secteur culturel, comme les contrats à court terme, les horaires de travail prolongés et les écarts de rémunération
- Déployer des efforts constants pour mesurer et suivre les avancées en matière d'égalité et de diversité des sexes
- Adopter et renforcer les politiques et la législation applicable en faveur de la promotion de l'égalité des sexes

Dernières parutions



Le journalisme est un bien public

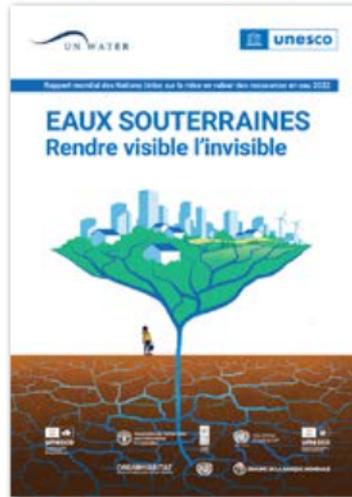
Tendances mondiales en matière de liberté d'expression et de développement des médias
Rapport mondial 2021/2022

ISBN 978-92-3-200262-4
160 pages, 215 x 280 mm, broché, 55 €
Éditions UNESCO

Le journalisme indépendant est en péril. L'érosion rapide des modèles commerciaux qui assurent la durabilité des médias a aggravé une crise continue de la liberté et de la sécurité des journalistes à travers le monde.

Au cours des cinq dernières années, le recul de la liberté de la presse a concerné environ 85 % de la population mondiale. Même dans les pays ayant une longue tradition en matière de sauvegarde d'un journalisme libre et indépendant, les transformations financières et technologiques ont contraint de nombreux organes de presse, en particulier ceux au service des communautés locales, à fermer. La pandémie de Covid-19 qui a suivi et ses répercussions sur l'économie mondiale ont exacerbé cette tendance et menacent désormais de faire disparaître les organes de presse indépendants.

L'édition 2021/2022 examine ces défis dans le cadre plus large du « journalisme comme bien public ».



Eaux souterraines : Rendre visible l'invisible

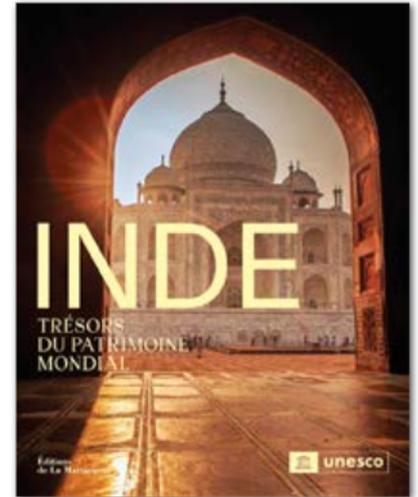
Rapport mondial des Nations Unies sur la mise en valeur des ressources en eau 2022

ISBN 978-92-3-200252-5
272 pages, 210 x 297 mm, broché, 55 €
Publié par l'UNESCO pour le compte d'ONU-Eau

L'édition 2022 du rapport vise à porter un éclairage sur les eaux souterraines, en attirant l'attention sur leur rôle spécifique ainsi que sur les défis et les opportunités qu'elles présentent dans le contexte de la mise en valeur, de la gestion et de la gouvernance des ressources en eau dans le monde.

Présentes partout sur Terre même si leur répartition y est inégale, les eaux souterraines — qui constituent près de 99 % de toutes les réserves en eau douce liquide de la planète — peuvent apporter aux sociétés d'énormes avantages sociaux, économiques et environnementaux, notamment en matière d'adaptation au changement climatique.

Pourtant, malgré son importance capitale, cette ressource naturelle reste mal comprise et par conséquent sous-évaluée, mal gérée, voire gaspillée. Dans un contexte marqué par une pénurie croissante des ressources en eau dans de nombreuses régions du monde, il devient urgent de reconnaître l'immense potentiel des eaux souterraines et la nécessité de les gérer prudemment.



Inde

Trésors du patrimoine mondial

ISBN UNESCO Publishing 978-92-3-200248-8
ISBN La Martinière 978-2-7324-9923-9
240 pages, 230 x 285 mm, relié, 39,90 €
Éditions de La Martinière/UNESCO

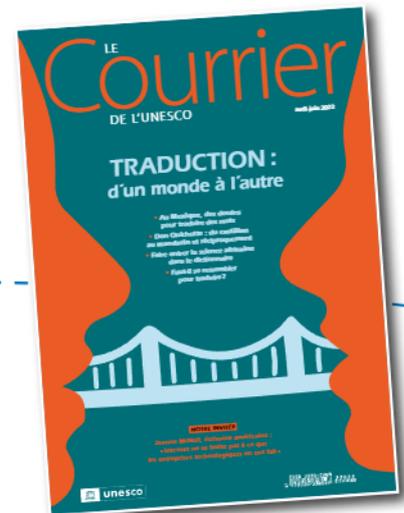
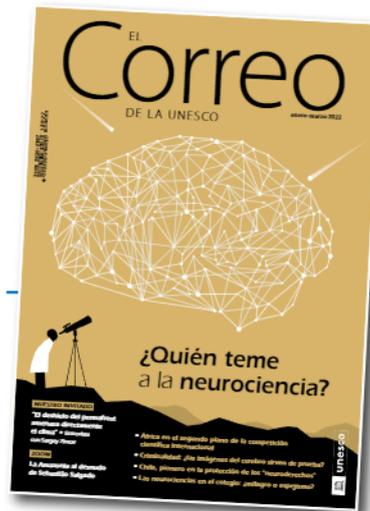
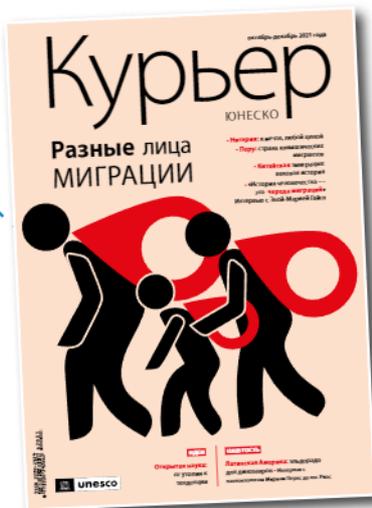
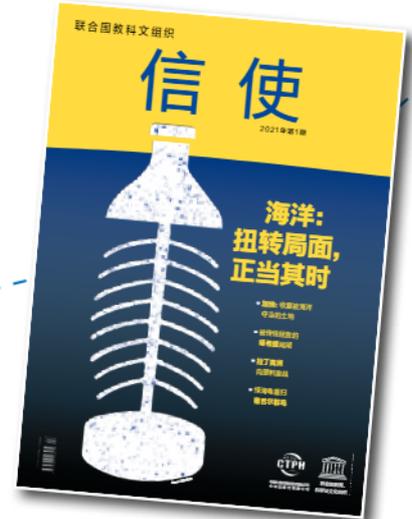
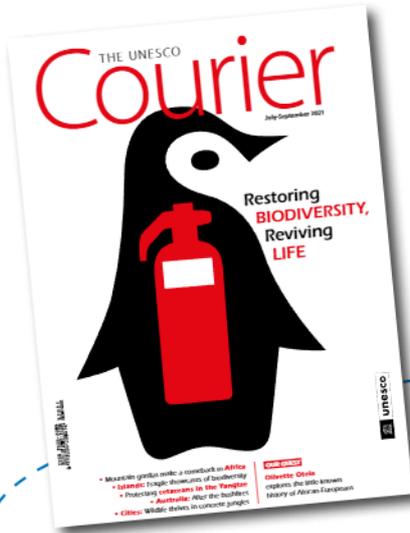
Terre de contrastes, l'Inde est jalonnée de merveilles culturelles et naturelles qui attestent de la richesse de son histoire. Quarante sites indiens sont à ce jour inscrits sur la Liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO. Ils sont ici tous réunis pour la première fois, décrits par des spécialistes et amplement illustrés.

La diversité de ces lieux de valeur exceptionnelle pour l'humanité témoigne de la multitude des cultures et des communautés qui ont façonné le pays : temples hindous de Khajuraho, grottes bouddhistes d'Ajanta, églises et couvents catholiques de Goa, mausolée moghol du Taj Mahal... Figurent aussi sur la Liste du Patrimoine mondial des parcs et espaces naturels remarquables, comme le chemin de fer pittoresque de la région de Darjeeling ou le sanctuaire de faune de Manas, dédié aux espèces animales menacées.

Un voyage en images à travers l'Inde, un vibrant hommage à la beauté du pays et à cet héritage commun essentiel à préserver.

Plusieurs voix, un seul monde

Ce numéro du *Courrier de l'UNESCO* est publié en anglais, chinois, espagnol et français, ainsi qu'en catalan, coréen et espéranto.



Recevez chaque trimestre
un exemplaire papier
du dernier numéro
ou
abonnez-vous
à la version numérique
100 % gratuite.

Découvrez nos offres



<https://courier.unesco.org/fr/subscribe>



Mondiacult 2022
México

MONDIACULT 2022

LA CONFÉRENCE MONDIALE DE L'UNESCO

sur les politiques culturelles et le développement durable

28 - 30 septembre 2022

